



CRITIQUE

Tirage à part

LOUIS MARIN : Des mœurs philosophiques : remarques fragmentaires

DES MOEURS PHILOSOPHIQUES : REMARQUES ⁽¹⁾ FRAGMENTAIRES ⁽²⁾

« Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. »

PASCAL, *Pensées*, éd. Brunschwig 4

Moi.

Cette question maintenant, à moi, est posée : « Pourquoi, aujourd'hui, malgré tout, la philosophie ? » Cette question, un événement, une occasion parmi d'autres, d'écrire. Mais cet événement est celui de l'unique fois, de l'« au-moins-une-fois » où elle me sera posée, où je me poserai la question de la juste ou de la bonne réponse aux questions que posent les événements de la vie, au « chaque fois » des occasions. Cette question fait événement. Selon moi, c'est l'occasion, une bonne occasion.

C'est la question de la minute de vérité, non point parce qu'elle est la question de la vérité, ni même parce qu'elle est la question de ce qu'est vraiment la vérité, soit la philosophie ; mais parce que, par elle, je suis aujourd'hui placé d'une certaine façon devant la question de ma vie. Qu'ai-je donc fait, que fais-je donc quand, nourri aux lettres depuis mon enfance et persuadé que, par leur moyen, je pouvais acquérir une connaissance de tout ce qui est utile à la vie, j'ai eu l'extrême désir de philosopher ? Qu'est-ce que je fais aujourd'hui, et depuis longtemps, lorsque j'accomplis ce désir ? Mais est-ce que je l'accomplis ? Qu'est-ce que je désirais alors avec passion ? Je ne m'en souviens plus. Répondre à la question, d'abord m'en souvenir ; au moins une fois dans sa vie, essayer d'écrire ou seulement de penser le désir de jadis.

(1) Ce terme est employé au sens où La Bruyère en usait vers 1690 pour désigner le contenu de son ouvrage, *Des caractères ou des mœurs de ce siècle*.

(2) Il s'agit en l'occurrence d'extraits d'un ouvrage en préparation.

Toi.

Et aujourd'hui même, que cherche-t-il à dire : 1) en répondant à la question qui lui a été posée ; 2) lorsqu'il écrit un article, un livre, ici ou là, de philosophie ? Il faudrait qu'il fit comme les peintres par rapport à leur ouvrage, qu'il s'en éloignât. Mais de combien ? Devinez. Le peut-il ? La question que je lui ai envoyée, je le sais bien, fait événement pour lui : sa minute de vérité ou, comme on disait jadis, elle lui demande le « sens de sa vie ».

Lui.

Il m'a, un jour, écrit ceci : « J'ai commencé à écrire pour m'assurer contre la peur de la mort, et, celle-ci dissipée — ou plutôt oubliée — j'ai continué. A cause des circonstances. » En marge de sa lettre, j'avais noté : « Philosopher, c'est apprendre à mourir », et aussi, « désir d'immortalité ». Peut-on penser que tout discours philosophique est la luxueuse réponse à la crainte de mourir, et ensuite, l'inflation de ce luxe : être lu des autres, se faire lire maintenant, demain, toujours ?

Il m'a dit aussi : « Il y aura toujours quelqu'un pour exhumer du cimetière de la bibliothèque, un livre et le lire. » A quoi j'ai pensé : « Pâle et grise immortalité ». Je lui ai demandé ce qu'il entendait par « circonstances ». D'un ton ironique, il m'a répondu : « la mode, l'air du temps ». Mais un autre jour, à la même question, il m'a dit : « l'occasion ». Et il a ajouté : « j'ai quelquefois beaucoup de plaisir à écrire, voilà tout ». J'ai découvert depuis que c'était une citation (involontaire ?) d'Henri B. qu'il admire et qu'il connaît personnellement, depuis l'enfance. Ils sont nés et ont passé leur jeunesse dans la même ville du Sud-Est de la France.

On.

De quels éléments rares est composé le plaisir senti par certains — ils en portent les signes évidents sur le visage — lorsqu'ils « philosophent » ? Le plaisir d'attraper une vérité parce qu'on aime la vérité et qu'il y a assurément du plaisir à posséder celle que l'on aime ?

Il faudrait, en terre philosophique, retrouver la source commune aux trois fleuves de concupiscence, celle que les théologiens de jadis avaient nommée : Libido. Alors, on trouverait de quels éléments, communs à vrai dire, le plaisir philosophique est fait : désir de connaître ou la curiosité de ce qu'on ignore, plaisir innocent qui a presque disparu du monde ; remplacé, et fort avantageusement par celui de parler, et beaucoup, et savamment, de ce que l'on ne sait pas à l'étonnement des savants et à l'admiration des peuples ; désir de dominer ou le plaisir du pouvoir que donnent, sur les esprits,

une parole diserte et chaleureuse, une abondance contrôlée, des effets de voix et d'écriture, des conseils paternels, la « direction » du vrai et de la conscience et de la vie : plaisir du pouvoir didactique. On le situera, ce désir, en amont de celui de curiosité dans le cours encore commun du fleuve de concupiscence car, à bien y réfléchir, ses eaux se mêlent vite à celles de l'autre et leur donnent sa couleur et son impétuosité. On ne sait jamais que pour dominer autrui, serait-ce seulement dans l'ordre du savoir. A preuve, qu'on ne sait plus en dehors des institutions. Ou, tout au moins, on n'imagine plus qu'on puisse savoir en dehors d'elles.

Il.

Resterait le dernier fleuve ; un fleuve non pas, un simple ruisseau, un filet d'eau, celui du sens. Mais que sent-il celui qui s'essaye à penser, ce qui s'appelle vraiment philosopher, quand il s'essaye à écrire ? Il n'aperçoit jamais qu'une étrange relation amoureuse à lui-même, à travers les signes qu'il trace sur son papier. Etrange, car lui fait défaut, toujours, l'objet de son amour. Cette absence nourrit sa quête et lui offre un plaisir épuisant mais par défaut. Narcisse peut-être ? Soit. Le désir du sens dans la terre de philosophie serait l'amour des insaisissables fictions de la pensée : non pas fleuve, non pas ruisseau, mais le miroir d'une source.

Je.

Et voici que ce miroir, je l'imagine nocturne et celui qui s'essaye à penser ne s'y reconnaît pas : jouissance, bonheur peut-être ou la vérité car « ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes. »

Et ma pensée que j'ai maintenant beaucoup de plaisir à écrire, rare comme elle me vient, prend ici un étrange tour dans cette non moins étrange fiction. Si la vérité voyage ici incognito, ne se pourrait-il point que le désir de philosophie, le désir de pensée, des fictions de soi insaisissables au miroir de Narcisse s'accomplisse dans le plaisir des amours de rencontre qu'il faut bien s'essayer, toute honte bue, à dire. Une « mauvaise rencontre », la figure voilée que je croise et sur laquelle je me retourne pour apercevoir, le temps d'un instant, dans l'écart de la mousseline noire, un clin d'œil, éclair d'un regard, pour entendre l'éclat d'un rire, son d'une voix.

Je relis à ma façon : « Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes. Elle est couverte d'un voile qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix. Le lieu est ouvert au blasphème. »

Nous.

Nous lisons dans Montaigne (III. 1) cette pensée de Cicéron (*de Officiis*, III, 17) : « *Veri juris germanaeque justitiae solidam et expressam effigiem nullam tenemus; umbra et imaginibus utimur* », que je traduis ainsi : ...« du vrai droit et de la justice originelle, nous ne gardons nulle figure solide et aux contours saillants; nous n'en utilisons que l'ombre et les images » ou plus librement... « de la vérité et de la justice à l'origine, nous ne possédons ni statue ni idole; nous ne faisons usage que de ses représentations. » Et Pascal (*Pensées*, 297) : ...« c'est-là que ne pouvant trouver le juste, on a trouvé le fort, etc. »

Un jour, la force, au lieu de frapper, a parlé; au lieu de se faire craindre par sa nécessité même, de faire la guerre pour s'assurer qu'elle était la plus forte, elle s'est investie dans les signes qui la désignent. Elle s'est mise en représentation, en discours, toute espèce de discours, même le philosophique. Elle a dit, un jour et une fois pour toutes, qu'elle était la justice et la vérité. Ainsi la force est pouvoir: elle a dressé la statue de la justice, elle a érigé l'idole-vérité.

A. — Qu'est-ce qu'un discours comme le vôtre, je vous le demande? De philosophie, je veux bien. Mais pour n'être pas *du* pouvoir, il est sans force aucune, dans son ordre même. Ou accusé parce que tyrannique, ou faible mais impuissant, donc injuste encore. Pourquoi, en vérité, malgré tout, la philosophie si elle n'est pouvoir, pouvoir spirituel à tout le moins? Une divagation.

B. — Vous ne croyez pas si bien dire. Prenez donc ce que j'en raconte pour une « histoire », une fiction, une fable.

A. — Soit. Mais d'où viendrait, selon vous et aujourd'hui, la force de vos fables « philosophiques »?

B. — Laissez-moi vous en conter une, à ma façon. Vous la connaissez depuis toujours. Or donc le chat-botté précédant d'une courte longueur son maître et le Roi dans son carrosse arrive au château de l'Ogre. Celui-ci possède en plus de ses immenses richesses, en sus de sa puissance cannibale, le pouvoir de se métamorphoser en n'importe quel animal. — Un vieux rêve ici réalisé de souveraine puissance, être non seulement soi-même mais l'autre encore, sans cesser d'être soi, pouvoir d'universelle absorption que mon conte naïvement figure. — Que fait Maître-Chat? Exactement informé de tout, il lui paye tribut de langage, il lui offre les signes d'obédience, lui « disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence ». Ceci dit (mais dire est ici faire et l'Universel Dévorateur, le Pouvoir

ne peut que se reconnaître tel dans la représentation de lui-même que lui offre le chat par sa révérente soumission). Ceci fait donc, Maître Chat propose à l'Ogre de *Jouer* son Pouvoir, de jouer ou de jouir, d'accomplir son désir de puissance dans le plaisir non d'exercer, mais de montrer son pouvoir, de le mettre en représentation, sans nul besoin ni urgence. « On m'a assuré... que vous pouviez par exemple vous transformer en lion... ». Je reprends, je suis l'Ogre: plaisir préliminaire, reconnaître ma force dans la représentation qu'autrui donne d'elle: Pouvoir. De ce plaisir à l'autre, il n'y a qu'un pas: mettre en représentation ma puissance et prendre une jouissance rare (et bien commune en vérité) à la simulation de ses effets sur autrui: le pouvoir ou l'imaginaire de la force. « Cela est vrai, répondit l'Ogre et pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir Lion ». Vous reconnaissez en ce point le risque mortel du discours du philosophe rodeur dans les parages du pouvoir; il est toujours possible qu'à tout instant la force cesse de rêver ou de jouer ou de jouir. « Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui qu'il gagna aussitôt les gouttières non sans peine et sans péril à cause des bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. » Le chat avoua qu'il avait eu bien peur: nouvelle gratification de plaisir offerte gratuitement à l'Ogre; plaisir préliminaire à la deuxième phase du jeu où l'animal parfait le montage de sa machine. Qu'un puissant, qu'un fort puisse se changer en un puissant et un fort, il n'y a rien là de très fort. Le fort n'est fort que toujours plus fort. Aussi, le comble de la force, l'absolu de la puissance, ne serait-ce point — je vous le demande — de jouer, de simuler le moins fort. Ainsi, les Rois aiment parfois descendre de leurs trônent et à l'admiration étonnée de leurs peuples, être comme-tout-le-monde; ainsi les Savants... nouvelle représentation de la force, nouvelle simulation, nouvelle jouissance plus rare que la précédente. Les enfants le savent bien: lorsque celui qui joue à faire peur, joue à rassurer, c'est alors que l'on a le plus peur. « On m'a assuré, dit encore le chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple, de vous changer en un rat, en une souris: je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible. » Défi à la force d'être le suprême, l'absolu pouvoir. Mais, en même temps, calcul exact de fiction, juste discernement, précise évaluation: non point puce ou moucheron, mais rat ou souris. C'est le moment, l'instant du retournement de la force en son discours, de la force du pouvoir contre lui-même. Le chat n'eut pas plutôt aperçu la souris courant sur le plancher qu'il se jeta dessus et la mangea. Au moment où la force s'accomplit dans la représentation la plus totale d'elle-même, où le jeu de la force se

parfait et s'accomplit dans la jouissance de l'absolu pouvoir, c'est alors que le chat ne joue plus, qu'il est en un instant fort de la force du fort, plus fort que le plus fort par sa force même. Le mangeur est mangé : c'est juste et le chat de vider les lieux car le Roi arrive et son Maître. Ne point devenir Ogre à son tour, mais seulement courir après les souris pour se divertir, en grand seigneur, en artiste.

A. — Moralité ?

B. — Vous y tenez vraiment ? C'est la force de cette petite histoire. Elle nous montre que la force de ce discours singulier n'est autre que celle du pouvoir mais parasitée et retournée contre lui, en un moment et pour un moment, sans s'attarder, car tout délai lui serait fatal : il deviendrait pouvoir à son tour, l'un remplaçant l'autre et érigeant l'idole.

Deuxième moralité : les moyens de parasitage. Si le pouvoir est la représentation de la force dans ses signes, alors en voici un qui est double : le plaisir et la simulation, le plaisir du simulacre offert en prime, au bon moment, une juste fiction ; juste une fiction.

Ecrire dans les marges de ces questions : quel rapport y a-t-il entre le plaisir pris par le « sujet philosophique » au discours de sa fiction et le piégeage du pouvoir par le plaisir de simulation que le « sujet philosophique » lui donne pour l'y prendre ? Est-ce le même plaisir ? Peut-on dire que le « sujet philosophique » se prend au plaisir qu'il se donne lorsqu'il donne du plaisir au pouvoir pour l'y prendre ? Ou plus simplement, au plaisir qu'il se donne lorsqu'il pense et se pense ? A son tour, le piègeur est piégé, et le pouvoir philosophique s'annule en tombant dans le piège. Oui, mais qui déclenche le piège ?

LOUIS MARIN.

Les idées et les personnages de ces textes sont entièrement imaginaires. Toute ressemblance avec des idées vraies ou ayant été vraies et avec des personnes existant ou ayant réellement existé et purement fortuite.